

CORTEX





LES FILMS DU WORSO PRÉSENTE

ANDRÉ DUSSOLLIER
CORTEX

UN FILM DE NICOLAS BOUKHRIEF

1H45 / FORMAT : 1.66 / SON : DOLBY SRD / VISA N°115 713

30 JANVIER 2008

DISTRIBUTION

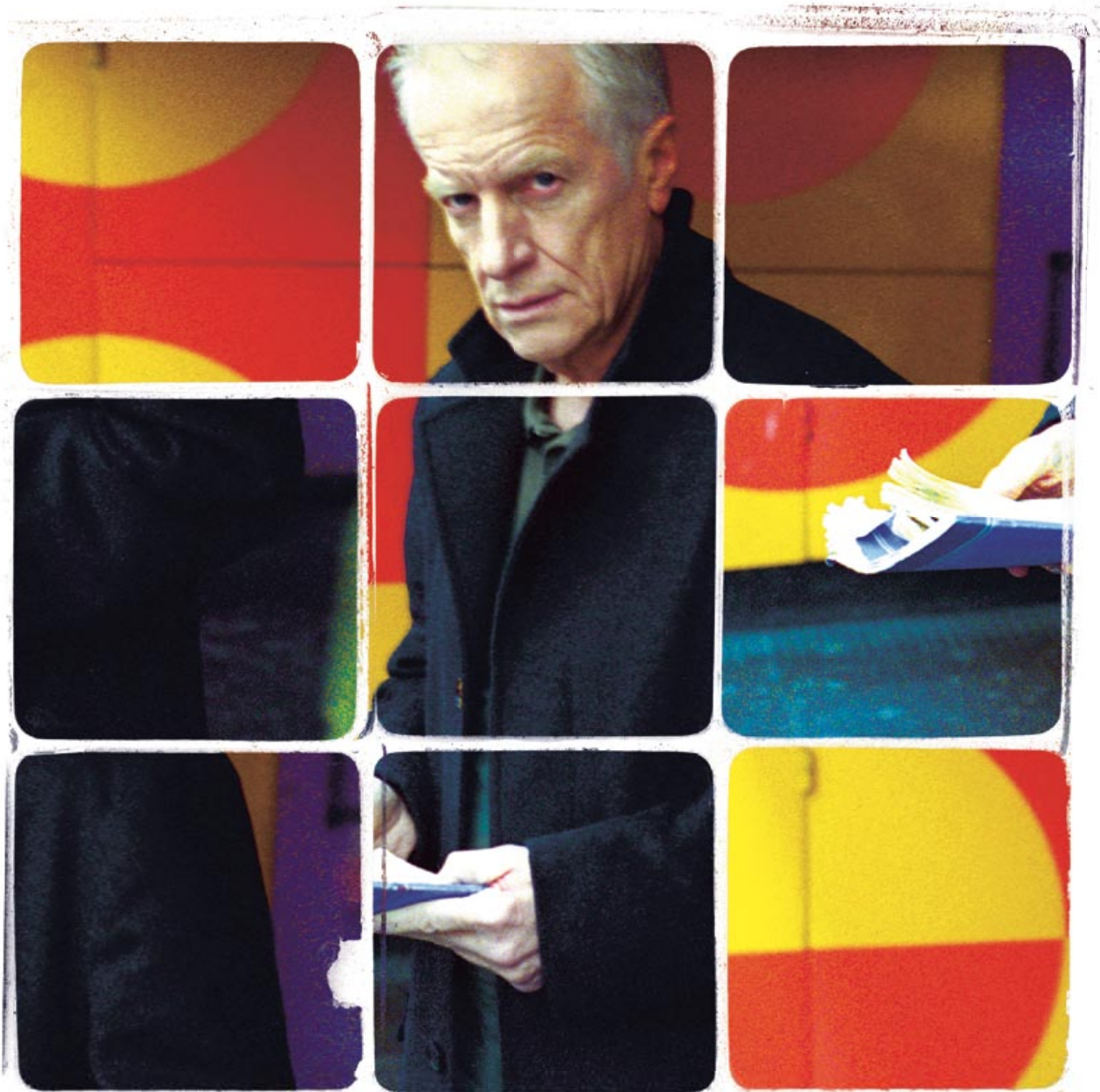
WILD BUNCH DISTRIBUTION

99, rue de la Verrerie
75004 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard - Leslie Ricci
53, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
Fax : 01 53 34 99 35

LES PHOTOS ET LE DOSSIER DE PRESSE SONT TÉLÉCHARGEABLES
SUR LE SITE DU FILM : WWW.CORTEXLEFILM.COM



Un flic retraité, à la mémoire défaillante, intègre une maison de repos spécialisée et commence à suspecter des crimes dans l'établissement.



Comment est né CORTEX ?

D'une envie de travailler de longue date avec la scénariste Frédérique Moreau. Nous avons échangé quelques-uns de nos sujets et nous avons découvert que nous cherchions tous les deux une histoire qui puisse mettre en scène des caractères d'une génération au-dessus de la nôtre. Je tenais à refaire un polar, en huis clos si possible. Frédérique a évoqué la maladie d'Alzheimer, j'ai parlé d'un flic à la retraite atteint par la maladie, Frédérique a suggéré une maison d'accueil spécialisée, j'ai commencé à me poser la question de l'identité du "méchant"... Et ainsi de suite jusqu'au script final. Nous avons vraiment écrit ce scénario à quatre mains.

Et en production ?

Une fois que nous avons trouvé le "pitch", Frédérique Moreau m'a présenté Sylvie Pialat pour laquelle elle venait d'écrire le script de MEURTRIÈRES de Patrick Grandperret. L'idée l'a emballée et elle s'est lancée dans le financement avec un enthousiasme qui n'a pas failli à ce jour. L'écart entre le moment où je lui ai énoncé le sujet et le premier jour de tournage est d'ailleurs le plus rapide que j'ai connu sur mes quatre films. De l'instant où nous avons commencé à écrire jusqu'au dernier jour du mixage, le travail sur Cortex a été constant et la production a toujours su le soutenir et, souvent, l'anticiper. Notamment en ce qui concerne le casting...

Aviez-vous André Dussollier en tête dès les premiers instants de l'écriture ?

Au tout début, début, non... puisque nous avons en tête un personnage infiniment plus âgé. Mais après avoir très vite décidé de rejeter cette idée trop mélancolique et de rajeunir le personnage, alors oui... le choix d'André Dussollier s'est avéré évident. Je ne le connaissais pas du tout, mais j'ai toujours été admirateur de son travail. J'avais notamment été très impressionné par sa rencontre avec Resnais dans LA VIE EST UN ROMAN et L'AMOUR À MORT au début des années 80 et bien sûr dans tous les films qui ont suivi. Je l'avais trouvé très drôle et dynamique dans TANGUY. Parfaitement inquiétant dans NE LE DIS À PERSONNE... Le fait de nous décider tout de suite nous a permis de le contacter très vite et d'envisager avec lui des dates de tournage qui nous conviennent à tous deux.

Comment avez-vous travaillé avec lui en amont du tournage ?

En préparation, André est l'acteur le plus insaisissable que j'ai jamais rencontré ! Il peut vous poser un nombre infini de lapins... Et comme il travaille beaucoup, ses raisons sont toujours inattaquables. Il est très fort ! Mais pourtant, dans les rares moments où vous parvenez à l'apercevoir avant le tournage (essais costume, lecture du scénario), vous comprenez qu'il n'y a absolument pas à s'en faire. Vous voyez sa concentration se mettre en place, le travail qu'il accomplit à chaque instant sur le rôle... Au point, après une longue absence, de revenir devant vous comme si de rien était avec 20 kilos de moins !



Et sur le plateau ?

André est modèle de précision et d'inspiration. Et, ce qui ne gêne rien, d'une élégance extrême... Avec la monteuse, Lydia Decobert, nous avons d'ailleurs été souvent embarrassés dans nos choix, tant la variété de ce qu'il propose à chaque prise joue sur des nuances d'une infinie délicatesse. Toujours raccord mais, subtilement, jamais le même ! Je connaissais évidemment sa passion pour les textes, mais j'ai été par ailleurs tout à fait étonné de la facilité avec laquelle il a abordé un type de scènes plus spécifiques au film de genre et sur lesquelles sa filmographie m'avait peu renseigné : je veux parler des longues scènes muettes du film basées uniquement sur la gestuelle du personnage.

Autour du personnage d'André Dussollier évoluent de nombreux caractères. Comment avez-vous élaboré le casting ?

J'évite au maximum les casting proprement dits, avec défilés de comédiens des journées durant. Je me sens dans la peau d'un DRH et je n'aime pas trop cette position. Je préfère donc écrire le plus possible avec des noms d'acteurs en tête. Certains avec lesquels j'ai déjà travaillé. D'autres que j'ai pu apprécier dans des films, au théâtre, où à la télévision. Ce sont les premiers que je vais voir une fois le script terminé. S'ils acceptent, tout va bien. Sinon, j'écoute les propositions de l'équipe du film et demande en tous cas au directeur de casting de ne me proposer qu'une personne par rôle. Et c'est souvent la bonne.

Sur CORTEX comme sur LE CONVOYEUR, j'ai eu beaucoup de chance puisque la plupart des acteurs auxquels nous avons pensé en écrivant étaient libres et ont accepté.

Marthe Keller, Aurore Clément, Elizabeth Maccoco, Anne-Marie Faux, Gilles Gaston-Dreyfus, Philippe Laudenbach, Yves Pignot, Olivier Lejeune, Chantal Neuwirth, Claire Nebout, Claude Perron, Serge Renko, Laure Salama, Pascal Elbé, Julien Boisselier... la première fois que je les ai vus tous réunis, j'avoue m'être dit que je tenais là une sacrée troupe de bons comédiens ! Et comme tous ont une grande expérience au théâtre, je savais par ailleurs qu'ils sauraient vivre sans problèmes ce tournage en huis clos et le sentiment de claustrophobie que cela peut parfois engendrer.

Comment se sont-ils préparés ?

Il y avait en fait deux groupes à créer et préparer. Les "Résidents" d'un côté. Les médecins et infirmiers de l'autre. Les premiers ont dû se renseigner sur les malades d'Alzheimer. Les seconds sur ceux qui les soignent.

Tous ont appréhendé leur rôle avec un mélange d'excitation et de crainte, tant cette maladie est encore mal connue de ceux qui n'y ont pas été directement confrontés.

C'est pourquoi, après les avoir vus plusieurs fois individuellement pour évoquer précisément leur rôle, j'ai organisé des rencontres par groupes afin de leur communiquer tout ce que je pouvais apprendre sur le sujet.

Il y a 860 000 malades d'Alzheimer aujourd'hui en France. 225 000 de plus chaque année (source : Association France Alzheimer). Avec les familles, cinq millions de personnes se retrouvent donc concernées... Ce n'est pas un thème comme un autre. Comment vous êtes-vous renseigné sur cet aspect là du récit ?

D'abord, comme tout le monde, en surfant des heures sur Internet avec Frédérique Moreau. Même si, comme beaucoup, nous avons connu des anciens atteints par la maladie, nous n'avions pas pris pleinement conscience de l'ampleur du fléau. Et surtout, de la complexité d'Alzheimer, qui ne peut se résumer à une simple perte de mémoire. Le comportement des malades ne peut en aucun cas s'assimiler à celui des schizophrènes, mais il peut se révéler tout aussi inattendu et spectaculaire.

Dans un second temps, j'ai donc lu nombre d'ouvrages spécialisés afin de me familiariser avec les différents aspects de la maladie, avant de visiter des lieux médicalisés.

L'un d'entre eux, Solemnes, m'a accueilli avec une grande générosité. Ils m'ont permis pendant plusieurs jours de m'immerger dans leur monde, de partager le quotidien des infirmiers et de la centaine de patients qui évoluent dans ce lieu. J'ai ainsi pu les rencontrer. Et échanger avec eux.

Cette expérience m'a amené à réécrire entièrement le scénario en adaptant à chaque caractère de résidents des comportements plus appropriés ou, pour les soignants, les gestes médicaux précis qui sont utilisés avec ce type de pensionnaires.

Ne faisant ni un documentaire, ni un film réaliste, mais juste un film de genre, nous nous sommes toutefois donné le droit de styliser quelque peu les choses, en évitant notamment de souligner les aspects trop violents ou dérangeants de ce type de lieu.

C'est d'ailleurs pour cela que je tenais à ce que le film ne se déroule pas dans une clinique ou un hôpital surmédicalisé. Après de longs repérages, nous avons fini par trouver le décor : un ancien préventorium situé vers Marne-La-Vallée, à l'aspect tout de même plus graphique.

Vous dites que CORTEX est avant tout un film de genre.

Parlez-nous de la dimension policière du film ?

Dans un premier temps, il s'agissait en fait de faire une sorte de Cluedo dans une maison d'accueil. J'ai toujours été passionné par les "whodunit ?", ces films où il s'agit de trouver le coupable parmi un groupe de personnages. Ce sont souvent des films à forte caractérisation qui permettent un casting ample et varié. Ils ouvrent d'autre part un dialogue tout à fait léger et ludique avec le spectateur. La matière du film étant tout de même grave, ce type de récit m'a paru idéal pour lui donner une distance tout à fait raisonnable. Et me permettre de prétendre divertir sur un tel sujet.

Il fallait ensuite intégrer à la partie de Cluedo les paramètres induits par la maladie du personnage : perte de temps, d'espaces, pulsions violentes ou érotiques etc...



Le fait d'avoir la mémoire pour matière vive du récit ouvrait la possibilité d'ellipses brutales, de comportements inattendus, d'un travail sur l'image et le son quelque peu expressionnistes. Avec au centre, un personnage peu fiable. Aux yeux de son entourage bien sûr, mais également du spectateur. Car, après tout, à partir du moment où il a des absences, il peut lui aussi faire partie des coupables...

Quels ont été le budget du film et les conditions de tournage ?

Le film a coûté 4,5 millions d'euros et s'est tourné en 8 semaines. Ce sont donc quasiment les mêmes conditions que pour LE CONVOYEUR. L'avantage de ce type de budget, conséquent, mais pas confortable, c'est qu'il vous laisse libre du choix de vos équipes aussi bien devant que derrière la caméra. Et comme ce n'est pas le type de salaires où ils font exploser leur compte en banque, vous savez égoïstement qu'ils sont là par intérêt pour le film. C'est pourquoi d'ailleurs l'équipe de CORTEX est quasiment la même que celle du CONVOYEUR. Dominique Colin, le chef opérateur, Laurent Allaire, le chef décorateur, James Canal, le 1er assistant, Nicolas Becker pour le sound design, Nicolas Baby pour la musique etc... Nous commençons à former une équipe qui se connaît suffisamment pour préciser un peu plus notre travail à chaque nouvelle expérience. J'espère en tous cas les retrouver sur mon prochain film. Que je voudrais finalement dans la même économie, on ne s'y sent pas si mal.

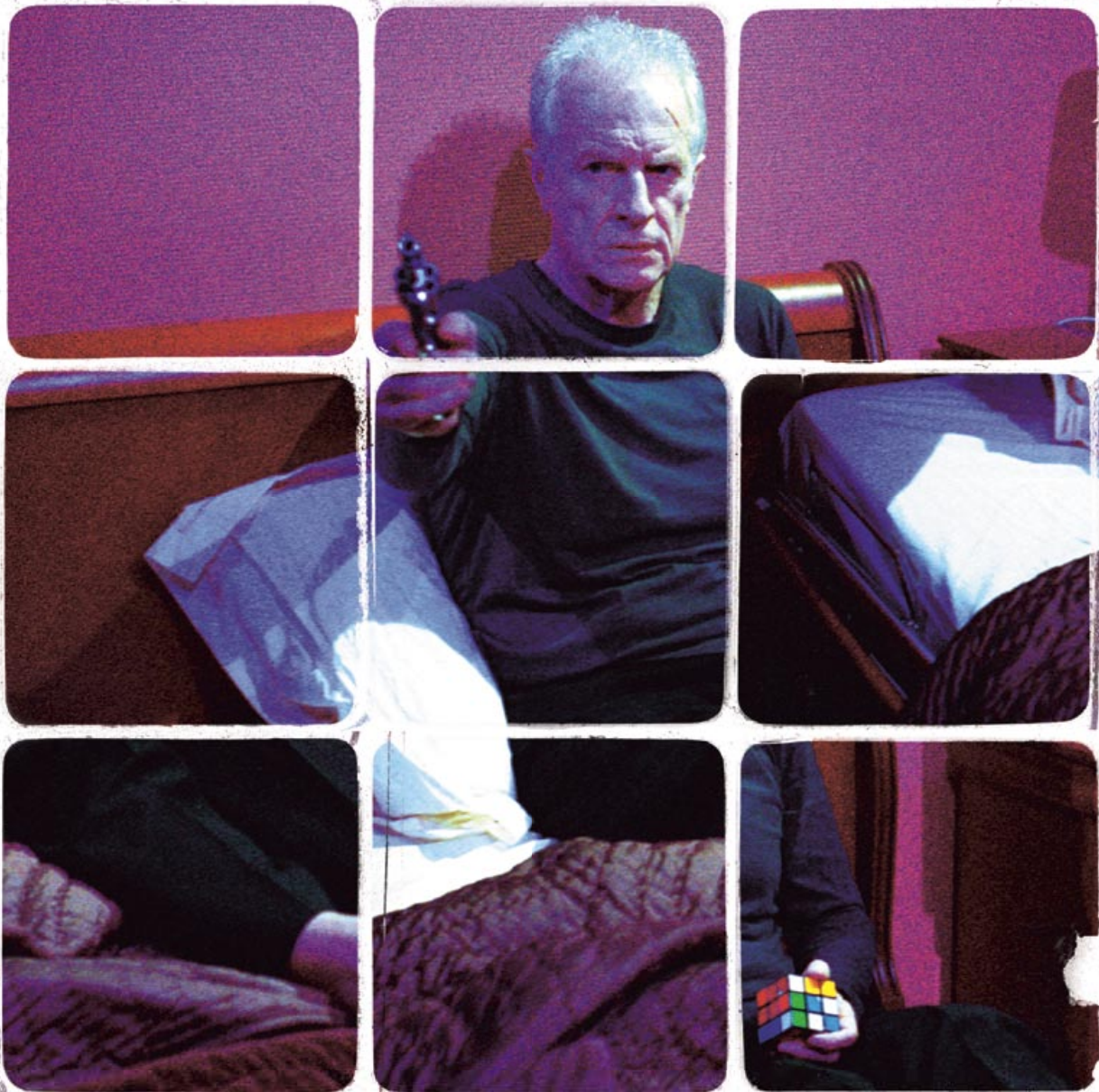
Ce sera un polar ?

Sûrement.

BIOGRAPHIE

Originaire d'Antibes, Nicolas Boukhrief monte à Paris en 1982 pour fonder, avec Christophe Gans, le magazine *Starfix*, la revue de cinéma culte dont il assurera la rédaction en chef dans les dernières années. Pendant sa période de journaliste, il sera également assistant d'Andrzej Zulawski. En 1991, il rejoint Canal Plus pour créer l'émission *Le Journal du Cinéma*, co-signe en 1993 le scénario de la comédie *TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES* de Jean-Jacques Zilbermann puis dirige Canal + écriture, un département de développement de scénario (*BERNIE*, *TRAIN DE VIE*...). En 1995, il signe son premier long-métrage, *VA MOURIRE*, sur la difficile remise en question de trois garçons vivant à la petite semaine sur la Côte d'Azur, puis co-écrit en 1996 le scénario du film de Mathieu Kassovitz, *ASSASSIN(S)*. En 1998, il aborde un genre plus léger avec son deuxième long-métrage *LE PLAISIR ET SES PETITS TRACAS*. Revenant à un registre plus sombre, Nicolas Boukhrief écrit et réalise en 2003 *LE CONVOYEUR*, avec Albert Dupontel et Jean Dujardin, un thriller sur fond de drame social qui sera son premier vrai succès public et critique.





Pourquoi avoir accepté CORTEX ?

Parce que j'ai adoré LE CONVOYEUR que j'avais découvert au festival du film policier de Cognac. Et j'ai retrouvé cette sorte de construction un peu similaire à la lecture du scénario de CORTEX, avec notamment un personnage principal qui ne parle pas beaucoup. Paradoxalement, je trouve que le cinéma le plus parlant est celui qui est le plus économe des mots. J'ai donc été frappé par ce plaisir que Nicolas avait de raconter une histoire de cette manière, assez proche finalement du cinéma anglo-saxon. J'aimais beaucoup aussi l'idée d'aborder le thème de la maladie d'Alzheimer dans le cadre d'un thriller en mixant la réalité d'une souffrance humaine à un film de genre. Je me disais que nous pourrions retrouver la veine du CONVOYEUR doublée d'un enjeu très humain qui, visiblement, taraudait Nicolas.

Comment avez-vous abordé votre rôle ?

J'ai ressenti évidemment une forme d'excitation à jouer un personnage atteint par une maladie qui est, encore aujourd'hui, assez mal définie. Surtout que chaque personne atteinte par Alzheimer réagit différemment suivant sa personnalité et les degrés de son affection. Il y avait donc pour moi un défi à jouer un personnage atteint d'une maladie qui n'est pas bien claire. Et, en même temps, je n'avais pas envie d'être «faux». J'avais une certaine forme de pudeur à aborder cette maladie par le jeu.

Comment Nicolas Boukhrief dirige-t-il ses acteurs ?

J'aime bien cette espèce de force et de détermination qui se dégage de Nicolas et cette humanité qu'il arrive à faire ressentir. Il y a chez lui quelque chose de très tendre et en même temps... de dur ! Avant le tournage je l'ai connu déterminé, construit et solide. Mais dès le premier jour sur le plateau, il a dévoilé un aspect extrêmement sensible de sa personnalité. Et c'est rare de retrouver tout ça chez un même individu. J'avoue même avoir été un peu anxieux au départ. Je pensais avoir affaire à un réalisateur à qui il serait difficile de faire des propositions et qui voudrait qu'on se mette dans le moule précis de ses idées. En fait, il nous laissait beaucoup de liberté et n'hésitait pas à se remettre en question. Il était sans cesse à l'écoute, jour après jour. Il est capable de regarder la même scène ou le comportement d'un personnage sous différents angles. Il a une idée très précise de sa mise en scène qu'on ne peut pas forcément deviner à la lecture du scénario.

Pour construire votre rôle, avez-vous fréquenté des gens atteints par la maladie d'Alzheimer ?

J'en ai rencontré quelques-uns avant le tournage. Mais j'ai surtout longuement écouté le témoignage d'une connaissance dont la mère est atteinte par cette maladie. Il m'a livré beaucoup de détails sur l'évolution, au quotidien, de la maladie. Sur ces personnes qui ont des éclairs de lucidité et qui, à d'autres moments, sont complètement «ailleurs». J'ai pris des notes que j'ai données à Nicolas. Et il les a intégrées dans le script. Pour essayer de comprendre la maladie d'Alzheimer, on m'avait fait un schéma : la mémoire y était représentée par une toile



avec des trous sans connexion possible de l'un à l'autre. Et c'est ce que j'ai voulu retranscrire dans mon rôle. Un rôle qui offrait des aspects inattendus et incertains avec des moments où le personnage ne s'appartient plus. Sur le tournage, Nicolas expliquait que le film devait donner une impression «hypnotique». Comme si le spectateur planait en même temps que les personnages. Généralement, on a pitié des malades, mais en même temps, on ne peut pas vraiment les plaindre puisqu'ils ne sont pas réellement conscients de leurs troubles. Ils sont donc à la fois dans la souffrance et à la fois pas du tout. Quand j'ai lu le scénario la première fois, je dois avouer que j'aurais voulu en savoir plus sur les différents aspects de la maladie, mais j'ai vite compris que ce n'était pas la volonté première de Nicolas puisqu'il voulait faire un film de «sensations».

Vous avez perdu près de 20 kilos pour le film, c'était une volonté du metteur en scène ?

Non, ça vient de moi ! J'ai même peut-être été un peu loin d'ailleurs ! (rires). Ce n'était pas du tout pour accentuer l'aspect maladif du personnage, mais je pensais que ça pouvait le rendre un peu plus vulnérable et solitaire, même si ce n'est pas là-dessus que ça allait se jouer. Et, pour tout dire, le fait de maigrir m'a permis de me retrouver au plus proche de mon poids idéal, car j'avais des tendances à me laisser aller. Pour perdre tous ces kilos, j'ai donc fait appel à une nutritionniste formidable, très franche et très directe, qui m'a suivi dans ma cure. Et on a attaqué fort : un pamplemousse le matin, deux œufs durs à midi, deux œufs durs le soir et deux litres et demi d'eau. La première semaine, j'ai perdu cinq kilos et demi ! Et la semaine suivante, je suis passé au poisson/haricots verts... Je voyais ensuite la nutritionniste une fois par semaine pour qu'elle prenne systématiquement mes mensurations et continue de me conseiller sur mon alimentation. C'était un vrai travail en commun ! D'autant plus qu'elle n'hésitait pas à hausser la voix si je ne suivais pas le régime comme il faut. J'ai donc perdu une dizaine de kilos le premier mois, puis la même chose le mois et demi d'après.

C'est la première fois dans votre carrière que vous jouez dans un film où vous êtes quasiment de tous les plans ?

Presque trop, je le craignais ! Je disais souvent à Nicolas : «Passe un peu la caméra sur les autres !». Parce qu'on met aussi en valeur le caractère du personnage principal grâce au reste du casting. Et en plus il y a beaucoup de rôles : des malades, des médecins, des infirmières, etc... joués par autant de comédiens formidables. J'avais donc la crainte que les personnalités de chacun ne soient pas assez développées et que le spectateur accroche sur certains rôles au point de vouloir les voir plus souvent. Mais j'ai été complètement rassuré du «dosage» quand j'ai découvert quelques séquences à la post-synchronisation.

Est ce que ce n'est pas une forme de catharsis pour un acteur de jouer un personnage atteint d'Alzheimer ? Avez-vous peur de cette maladie ?

C'est vrai que c'est une maladie terrible. J'ai pensé à François Périer qui en avait été atteint. La mémoire est tout de même l'outil le plus immédiat employé par un acteur. Mais je n'ai pas cette angoisse-là parce que je sais que c'est quelque chose qu'on ne maîtrise pas. En plus, nous acteurs, avons plusieurs sources mémorielles. Quand on a à apprendre quelque chose et à le restituer - surtout au théâtre - on utilise l'espace, des sensations, des mouvements, des gestes qui sont tous balisés, comme des sortes d'assises dans le corps, des choses qui s'inscrivent en nous. Donc nous ne sommes pas uniquement sur les mots ! Le texte est enrobé ou habillé avec des tas de contextes différents, de lieux, d'endroits, de respirations, de moments, et aussi de sentiments. Du coup la mémoire n'est pas «sèche», elle est démultipliée... Mais pour CORTEX, je ne me suis jamais dit que j'allais vivre cette maladie par le biais de la fiction. Il m'est arrivé dans ma vie d'acteur de frôler des sujets proches de ma vie quotidienne, ou d'autres que je n'aurais voulu vivre que par le biais du théâtre ou du cinéma. Mais là, non, je n'y ai pas pensé.

Comme vous n'avez pas beaucoup de dialogues, vous faites passer beaucoup d'émotion par votre gestuelle ou vos regards. Comment avez-vous appréhendé cette façon de jouer ?

Ça me rappelle l'anecdote d'un spectateur qui était venu féliciter Lucien Guitry, le père de Sacha, après une représentation théâtrale. Il ne tarissait pas d'éloges sur l'auteur de la pièce, son écriture, ses «silences». Et Lucien Guitry lui a répondu : «Ah, non, là par contre, ces silences, ils sont de moi !». Pour moi, le silence est le domaine idéal où l'acteur - et le cinéma est un formidable terrain de jeu pour ça - a la possibilité de faire ressentir de l'émotion entre les mots. J'aime beaucoup ça. Dans le cinéma anglo-saxon, qui est moins habitué à exprimer les sentiments des personnages par la parole, on trouve beaucoup de ces silences. Même si je joue dans des films très dialogués, j'aime ménager des moments où l'on ne sait pas ce qu'il va se passer. Où le spectateur est tendu par les silences des personnages. D'ailleurs, si vous voulez avoir un ascendant sur un auditoire, vous l'obtiendrez plus facilement en ne disant rien que par un éclat de voix. Les silences peuvent donc aspirer les regards du spectateur vers les non-dits et le mystère, vers une zone qui n'est pas écrite. C'est ce que j'ai essayé de faire dans CORTEX. Tout comme Albert Dupontel dans LE CONVOYEUR d'ailleurs.



Nicolas Boukhrief vous a choisi parce qu'à l'époque où il était journaliste au magazine Starfix, il vous aimait beaucoup dans les films de Resnais.

C'est drôle parce que Resnais que je connais bien et qui est un très gros consommateur de films, a adoré LE CONVOYEUR !

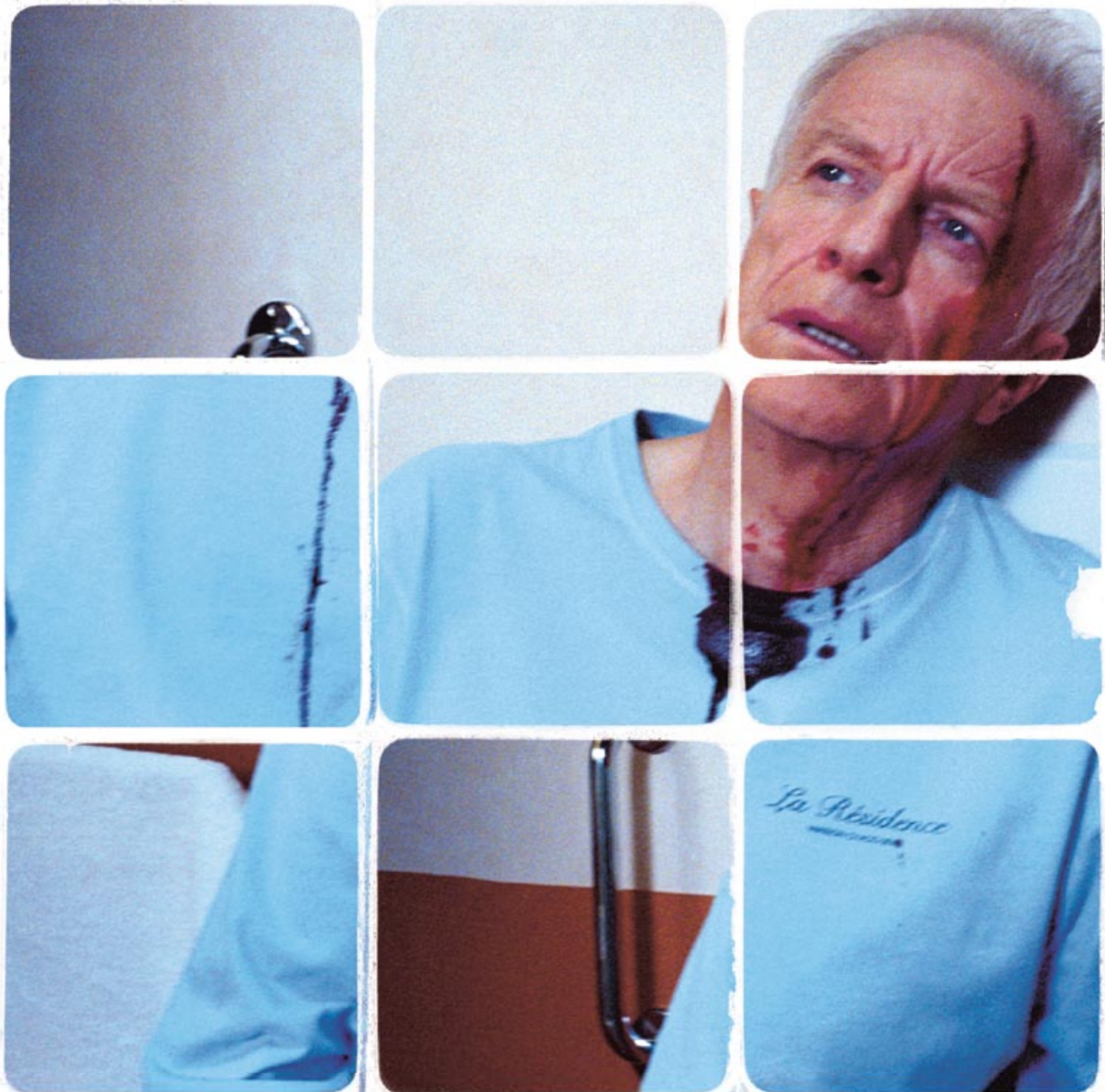
Parmi les acteurs de CORTEX, il y a Marthe Keller avec qui vous aviez joué dans TOUTE UNE VIE de Claude Lelouch au début de votre carrière. Comment se sont passés vos retrouvailles ?

Ça nous a évidemment fait plaisir ! Et nous avons tout de suite retrouvé une grande complicité. Elle a adoré jouer ce côté «borderline» qu'elle crée aussi à sa manière : presque toujours en souriant et en ayant ce regard proche de l'enfance. Je trouve qu'elle donne une sorte de grandeur par rapport à la maladie et à ce qui se passe autour d'elle. Mais il y a aussi beaucoup d'autres acteurs dans CORTEX qui ont un point commun dans leur jeu : cette sorte d'innocence qu'a la plupart des malades atteints par Alzheimer. Comme un retour à l'enfance que l'on découvre à travers certaines expressions de leurs visages. On avait d'ailleurs tous, je pense, un certain plaisir à frôler ces zones où l'on retrouve un comportement candide. Quand, par exemple, Aurore Clément me balance un quignon de pain en me disant «bonjour !» dans le film, et bien c'est une manière de se comporter qui est effectivement proche de l'enfance. Idem pour Gilles Gaston-Dreyfuss, Elisabeth Maccoco, Olivier Lejeune ou Philippe Laudenschick qui jouent d'autres résidents dans le film. Ils étaient visiblement contents de mettre à jour leurs petits jardins secrets et de revenir à un comportement enfantin.

Justement, ne pensez-vous pas que les acteurs de votre génération sont restés plus "mômes" dans l'âme que les jeunes acteurs d'aujourd'hui ?

C'est vrai que pour nous l'enfance était avant tout le domaine du rêve. Alors que - vraisemblablement - les jeunes comédiens d'aujourd'hui sont immédiatement portés sur le monde extérieur. Je sais qu'en ce qui me concerne, pendant une époque, le rêve et la vie en solitaire étaient des domaines exacerbés. Je n'avais pas à portée de main le cinéma, la télévision ou le théâtre. J'étais donc obligé, dans mon enfance d'avoir une rêverie personnelle pour échapper à une réalité qui était pesante. C'était une soupape nécessaire à mon existence. La réalité des adultes m'était très difficile à vivre, à cause de leurs manières d'enseigner ou de se comporter. Ce monde du rêve, je l'ai gardé très longtemps, et il m'a même été préjudiciable quand j'ai débarqué dans le monde réel. Et je continue d'ailleurs d'être un peu en décalage avec la réalité. Un peu comme les personnages de CORTEX !





ANDRÉ DUSSOLLIER

Né à Annecy, André Dussollier monte sur les planches à l'âge de dix ans. Après avoir achevé des études universitaires en linguistique, André Dussollier suit les cours d'art dramatique de Jean Perimony puis entre au Conservatoire où il obtient un premier prix de comédie. Après avoir été pensionnaire à la Comédie Française, il débute au cinéma en 1972 avec un petit rôle dans *UNE BELLE FILLE COMME MOI* de François Truffaut. Deux ans plus tard, il partage l'affiche de *TOUTE UNE VIE* de Claude Lelouch avec Marthe Keller. Dès le milieu des années 70, André Dussollier alterne théâtre et cinéma et télévision où on l'emploie surtout dans les rôles de jeune premier romantique. Il tourne aussi bien pour Eric Rohmer (*PERCEVAL LE GALLOIS*, *LE BEAU MARIAGE*), que Jacques Bral (*EXTÉRIEUR NUIT*) ou dans des films plus atypiques comme *ALICE OU LA DERNIÈRE FUGUE* de Claude Chabrol et *MARIE POUPÉE* de Joël Séria. En 1983, il tourne dans *LA VIE EST UN ROMAN* d'Alain Resnais qui deviendra son cinéaste fétiche et avec lequel il retravaillera cinq fois (*L'AMOUR À MORT*, *MELO*, *ON CONNAIT LA CHANSON*, *PAS SUR LA BOUCHE*, *COEURS*). En 1985, André Dussollier obtient son premier vrai grand succès populaire dans *TROIS HOMMES ET UN COUFFIN* de Coline Serreau dont il partage l'affiche avec Michel Boujenah et Roland Giraud. Depuis près de vingt-cinq ans, André Dussollier est devenu l'une des valeurs sûres du cinéma français, notamment grâce aux films de Jean Becker (*LES ENFANTS DU MARAIS*, *UN CRIME AU PARADIS* et *EFFROYABLES JARDINS*) qui ont eu de grands succès en salles. Variant les genres comme les rôles, André Dussollier est aussi à l'aise dans la comédie populaire (*TANGUY*, d'Etienne Chatiliez, *TAIS-TOI*, de Francis Veber, *MON PETIT DOIGT M'A DIT*, de Pascal Thomas) que le drame (*UN CŒUR EN HIVER* de Claude Sautet) ou le thriller (*36 QUAI DES ORFÈVRES*, d'Olivier Marchal, *NE LE DIS À PERSONNE*, de Guillaume Canet). André Dussollier a été nommé plusieurs fois aux César et a remporté la statuette comme meilleur acteur en 1998 (*ON CONNAIT LA CHANSON*) et meilleur second rôle en 2002 (*LA CHAMBRE DES OFFICIERS* de François Dupeyron).





MARTHE KELLER

D'origine suisse, Marthe Keller a été révélée en France avec le feuilleton culte *La Demoiselle d'Avignon* et les deux films de Philippe De Broca *LES CAPRICES DE MARIE* et *LE DIABLE PAR LA QUEUE*. Après une carrière américaine où elle a pour partenaire Al Pacino (*BOBBY DERFIELD* de Sidney Pollack), Dustin Hoffman (*MARATHON MAN* de John Schlesinger) et Robert Shaw (*BLACK SUNDAY* de John Frankenheimer), elle diversifie sa carrière en mettant en scène des opéras dont *Don Giovanni* de Mozart monté au Metropolitan de New York en 2003. Elle continue d'apparaître régulièrement dans de nombreux films et téléfilms comme *K* d'Alexandre Arcady, *L'ÉCOLE DE LA CHAIR* de Benoît Jacquot, *LE DERRIÈRE* de Valérie Lemercier ou, dernièrement, *CHRYSALIS* de Julien Leclercq.



PASCAL ELBÉ

Natif de Colmar, Pascal Elbé intègre le milieu du cinéma au milieu des années 90 en co-signant le scénario de *BABEL* de Gérard Pullicino. Il débute devant les caméras l'année suivante comme acteur dans *FALLAIT PAS* de Gérard Jugnot. Pascal Elbé accumule ensuite les seconds rôles dans de nombreuses comédies (*LES PARASITES* de Philippe de Chauveron, *LE RAID* de Djamel Bensalah, *NOS AMIS LES FLICS* de Bob Swain). Parallèlement à sa carrière de comédien, il co-signe le scénario de *PÈRE ET FILS* de Michel Boujenah dans lequel il joue l'un des fils de Philippe Noiret et qui lui vaut une nomination comme jeune espoir masculin aux César en 1993. Pascal Elbé devient ensuite tête d'affiche dans *LES MAUVAIS JOUEURS* de Frédéric Bole, *LE CACTUS* de Gérard Bitton et Michel Munz, *L'AMOUR AUX TROUSSES* de Philippe de Chauveron et *MAUVAISE FOI* de Roschdy Zem dont l'histoire est également écrite par lui.



CLAUDE PERRON

Après avoir passé le concours du Conservatoire de Nantes, sa ville de naissance, Claude Perron monte à Paris où elle suit pendant trois ans le Conservatoire de la Rue Blanche. Elle entame ensuite sa carrière d'actrice au théâtre dans *La Mer est trop loin* de Gérard Nordman, puis au cinéma dans *BERNIE* d'Albert Dupontel. Elle se partage depuis entre les planches (*Le Siège de Numance* de Miguel de Cervantes, *La Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas, *le Balcon* de Jean Genet) et les grands écrans. On l'a vue entre autres dans *LE CRÉATEUR* d'Albert Dupontel, *LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN* de Jean-Pierre Jeunet, *RENCONTRE AVEC LE DRAGON* d'Hélène Angel et *LE CONVOYEUR* de Nicolas Boukhrief.

JULIEN BOISSELIER

Natif de Nantes, Julien Boisselier a appris son métier d'acteur aux cours Florent. Dès le milieu des années 90, il enchaîne des mini séries et des téléfilms comme *La Belle Vie*, *Crimes en série* ou *L'Eté des hannetons*. En 2000, Julien Boisselier fait ses débuts au cinéma dans *NATIONALE 7* de Jean-Pierre Sinapi. Très vite, il obtient des rôles importants notamment dans *TOUT LE PLAISIR EST POUR MOI* d'Isabelle Broué, *LE CONVOYEUR* de Nicolas Boukhrief, *J'ME SENS PAS BELLE* de Bernard Jeanjean ou *JE VAIS BIEN MAIS NE T'EN FAIS PAS* de Philippe Lioret qui lui vaut une nomination aux César du meilleur second rôle 2007.



SERGE RENKO

C'est en jouant *Knock* de Jules Romain à l'âge de sept ans dans le cadre de son école que Serge Renko décide de devenir acteur. Adolescent, il prend des cours de théâtre tout en gagnant sa vie comme figurant dans des émissions télé. Après avoir joué des spectacles de poésie et quelques pièces, il débute au cinéma en 1985 dans *LE PACTOLE* de Jean-Pierre Mocky. Il tourne ensuite quelques rôles au cinéma (*LOU N'A PAS DIT NON* d'Anne-Marie Miéville, *LES CACHETONNEURS* de Denys Dercourt, *LA NOTE BLEUE* d'Andrej Zulawski), et devient l'un des acteurs fétiches d'Eric Rohmer qui le fait tourner dans *L'ANGLAISE ET LE DUC* et *TRIPLE AGENT* où il obtient le rôle principal.



CLAIRE NEBOUT

Danseuse de formation, Claire Nebout est révélée au cinéma en 1986 dans *LE LIEU DU CRIME* d'André Téchiné où elle joue la petite amie de Catherine Deneuve. Très vite adulée par la critique qui voit en elle l'équivalent de la femme fatale du cinéma américain des années 40, Claire Nebout accumule dans les années 80/90 les rôles au cinéma (*ASSOCIATION DE MALFAITEURS* de Claude Zidi, *VÉNUS BEAUTÉ* de Tonie Marshall, *PONETTE* de Jacques Doillon, *AU PAYS DES JULIETS* de Medhi Charef) ainsi que dans des sagas à succès pour la télévision (*Orages d'été* de Jean Sagols, *La Rivière espérance* de Josée Dayan).





AURORE CLÉMENT

Après avoir été mannequin, Aurore Clément est remarquée par le cinéaste Louis Malle qui lui offre le rôle de la jeune juive amoureuse d'un collabo dans LACOMBE LUCIEN. Trois ans plus tard, elle est de l'aventure du mythique APOCALYPSE NOW de Francis Ford Coppola où elle est remarquée internationalement pour son rôle de la française dans la fameuse séquence de la plantation. Depuis, Aurore Clément a tourné près de 80 films avec les plus grands réalisateurs européens dont Wim Wenders (PARIS TEXAS), Dino Risi (CHER PAPA) ou Claude Chabrol (LA DEMOISELLE D'HONNEUR). Aurore Clément est également apparue dans de gros succès populaires français comme JET SET de Fabien Onteniente ou TANGUY d'Etienne Chatiliez.



GILLES GASTON-DREYFUS

Après avoir suivi les cours à l'école d'art dramatique Jean Périmony de 1981 à 1984, Gilles Gaston-Dreyfus joue dans plusieurs pièces de théâtre (*L'Avare* de Molière, *Macbeth* de Ionesco, *Les Libertins* de Roger Planchon...) et apparaît au cinéma dans une cinquantaine de films parmi lesquels LA DOUBLE VIE DE VÉRONIQUE de Krzysztof Kieslowski, NEUF MOIS de Patrick Braoudé, AKOIBON d'Edouard Baer, LE CONVOYEUR de Nicolas Boukhrief, ENFERMÉS DEHORS d'Albert Dupontel, LES VACANCES DE MISTER BEAN de Steve Bendelack. Il est également apparu à la télévision dans plusieurs séries (*Navarro*, *Le Juge est une femme*, *La Kiné*, *Maigret*...) et dans la rubrique culte de Canal Plus *Le Centre de visionnage* où il jouait Maître Morissard aux côtés d'Edouard Baer.



LAURE SALAMA

Après avoir suivi les cours Florent en 2002, Laure Salama monte sa propre compagnie pour une tournée en Corse de la pièce de Jean-Luc Lagarce. *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*. En 2004, elle devient auteur de ses propres textes en écrivant et interprétant *Vie et mort d'une parole ordinaire* sur le parcours mental et fantasmagique d'une femme. Devant le succès de ce one woman show original, elle signe et joue deux autres opus où elle reprend son personnage d'Edith Emoi. Au cinéma, elle est apparue dans LE SILENCE de Orso Miret et dans le court métrage LE SEXE DE DOMINIQUE de Viva Delorme.

PHILIPPE LAUDENBACH

Neveu de l'acteur Pierre Fresnay, Philippe Laudenbach a joué, en quarante ans de carrière, dans près d'une centaine de pièces de théâtre mise en scène par Laurent Terzieff, Robert Hossein et Jean Paul Roussillon. Il a obtenu une nomination du Meilleur second rôle aux Molière 1998 pour *Le Bonnet de fou* de Pirandello. Second rôle très apprécié du cinéma français, Philippe Laudenbach est apparu également dans une centaine de films et téléfilms dont VIVEMENT DIMANCHE I de François Truffaut, 37°2 LE MATIN de Jean-Jacques Beineix, LA SENTINELLE d'Arnaud Desplechin, LA BOSTELLA d'Edouard Baer, TANGUY d'Etienne Chatiliez, MALÉFIQUE d'Eric Valette et LE CONVOYEUR de Nicolas Boukhrief.



OLIVIER LEJEUNE

Originaire d'Orléans, Olivier Lejeune apprend son métier au conservatoire de la Rue Blanche, au cours privé de Jean Laurent Cochet et dans la classe de Robert Manuel au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il devient populaire dans les années 70 grâce à son duo comique avec Patrick Green avec des sketches qu'ils interprètent au cabaret, à la radio et à la télévision. Parallèlement à son activité de chansonnier qu'il exerce dans des émissions populaires (*La Classe*, *Les Grosses Têtes*), Olivier Lejeune joue beaucoup au théâtre (*Corneille*, *Giraudaux*, *Feytaux*, *Molière*, *Beaumarchais*...), y compris dans des pièces qu'il écrit lui-même comme *Tout bascule* ou *Dévorez-moi*. Après une apparition dans SIGNÉ FURAX de Marc Simenon en 1981, CORTEX marque sa deuxième apparition au cinéma en quarante ans de carrière !



CHANTAL NEUWIRTH

Après avoir appris son métier pendant trois ans aux cours Charles Dullin, Chantal Neuwirth joue dans la plupart des théâtres parisiens sous la direction d'auteurs et de metteurs en scène aussi renommés que Jean-Michel Ribes, Didier Bezace ou Luciano Pintilie. Elle a été nommée trois fois aux Molière pour ses compositions dans *Portrait de famille* de Denise Bonal, *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio et *Rêver peut être* de Jean-Claude Grum. Chantal Neuwirth fait sa première apparition au cinéma en 1980 dans RENDEZ MOI MA PEAU de Patrick Schulman. On l'a vue depuis dans une trentaine de films dont VIOLETTA LA REINE DE LA MOTO de Guy Jacques, NATIONALE 7 de Jean-Pierre Sinapi, CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN de Patrice Chéreau ou UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES de Jean-Pierre Jeunet.





Nicolas Baby, bassiste, crée avec le chanteur Marco Prince le groupe FFF (Fédération Française de Fonk) en 1987. Remarqué en 1990 aux Transmusicales de Rennes, FFF sort un an plus tard son premier album : Blast Culture. Ils enchaînent ensuite des tournées à travers l'Europe, l'Amérique et l'Asie, signent d'autres albums en 1993, 1996, 2000 et remportent la Victoire de la musique du meilleur concert en 1997. Parallèlement à ses activités au sein de FFF, Nicolas Baby signe les musiques de divers courts métrages puis des longs-métrages de Nicolas Boukhrief dont il deviendra le compositeur attitré.

Comment avez-vous croisé le chemin de Nicolas Boukhrief ?

Je l'ai rencontré il y a une dizaine d'années par l'intermédiaire du scénariste Dan Sasson avec qui Nicolas a écrit LE PLAISIR (ET SES PETITS TRACAS). A l'époque je travaillais sur des remixes de FFF et des musiques électroniques que Nicolas a écoutés avant de me demander de composer la musique du PLAISIR.

Comment travaillez-vous ensemble ?

Nicolas me parle de ses films au moment où il les écrit. Et moi, de mon côté, je lui fais écouter tout ce que je fais. Donc ma musique peut éventuellement influencer ses histoires au moment où il les conçoit. Ainsi, au stade d'écriture du PLAISIR et surtout du CONVOYEUR, il a écrit des séquences tout en écoutant certaines de mes compositions. Des compositions qui, par ailleurs, ne se retrouvent pas obligatoirement dans les films...

Je lui amène ensuite des maquettes de musiques pendant - voire même avant - ses tournages. Ce qui lui permet parfois de tourner en diffusant de la musique sur le plateau où en la faisant écouter aux techniciens et aux acteurs pour leur préciser le tempo de la séquence. Parmi toute cette matière, il choisit ensuite certains morceaux avec sa monteuse. Je ne compose donc pas spécifiquement pour des scènes en particulier, mais plutôt en fonction d'un état d'humeur. Je produis cinq, huit ou dix thèmes alors qu'il n'en faudra que deux au final que je découvre plus tard avec les images. Ça me laisse donc un effet de surprise qui me fait rebondir dans mes créations. Mais je pense aussi que ça investit encore plus Nicolas dans la musique de ses films. J'aime beaucoup cette façon de travailler, même si très peu de réalisateurs la pratique.

Comment avez-vous abordé la musique de CORTEX ?

Par rapport au PLAISIR et au CONVOYEUR, il y en a moins en quantité, mais elle est beaucoup plus « ambiante ». Elle n'intervient que très progressivement et devrait davantage frapper les spectateurs. Avec Aymeric Devoldere, Nicolas Becker, Lucien Balibar, Philippe Amouroux et l'équipe son, nous avons travaillé dans le sens d'un mixage expressionniste qui exprime au plus près la sensibilité du personnage d'André Dussollier. Mais dans le CD du film, il y aura plus de musique et ce sera une ré-interprétation. Il y aura donc un mixage spécial pour le film et un autre pour le disque.





CHARLES BOYER
CAROLE, patiente
THOMAS BOYER, famille
FRANCINE, infirmière en chef
SANDRA, personnel clinique
BÉATRICE, personnel clinique
DIANE, personnel clinique
DR CHENOT, personnel clinique
MARIE, patiente
LOUIS, patient
JÉRÉMY, personnel clinique
HÉLÈNE, patiente
CLAIRE, patient
DANIEL, patient
MARTIN, patient
LOÏC, patient
LUDO, ambulancier
JEAN, ambulancier
SERGE, personnel clinique
LE POLICIER
L'INSPECTEUR
LE PRÊTRE

André DUSSOLLIER
Marthe KELLER
Julien BOISSELIER
Chantal NEUWIRTH
Claire NEBOUT
Claude PERRON
Laure SALAMA
Pascal ELBE
Aurore CLEMENT
Gilles GASTON-DREYFUS
Serge RENKO
Elisabeth MACOCCO
Anne-Marie FAUX
Philippe LAUDENBACH
Olivier LEJEUNE
Yves PIGNOT
Gianni GIARDINELLI
Karim TRAIKIA
Igor SKREBLIN
Gilles GAMBINO
Jean-Pierre LAZZERINI
Matthieu VERVISCH

RÉALISATION

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES

IMAGE
SON

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR

MONTAGE

SCRIPTE

DÉCORS

COSTUMES

CASTING

RÉGIE

MUSIQUE ORIGINALE

MAKING OF

DIRECTION DE POST-PRODUCTION

DIRECTION DE PRODUCTION

PRODUCTION EXÉCUTIVE

PRODUIT PAR

Nicolas BOUKHRIEF

Nicolas BOUKHRIEF

Frédérique MOREAU

Dominique COLIN

Lucien BALIBAR

Aymeric DEVOLDERE

Nicolas BECKER

Philippe AMOUROUX

James CANAL

Lydia DECOBERT

Bénédicte TEIGER

Laurent ALLAIRE

Annie THIELLEMENT

Anne PHAM

Hugues DENISET

Nicolas BABY

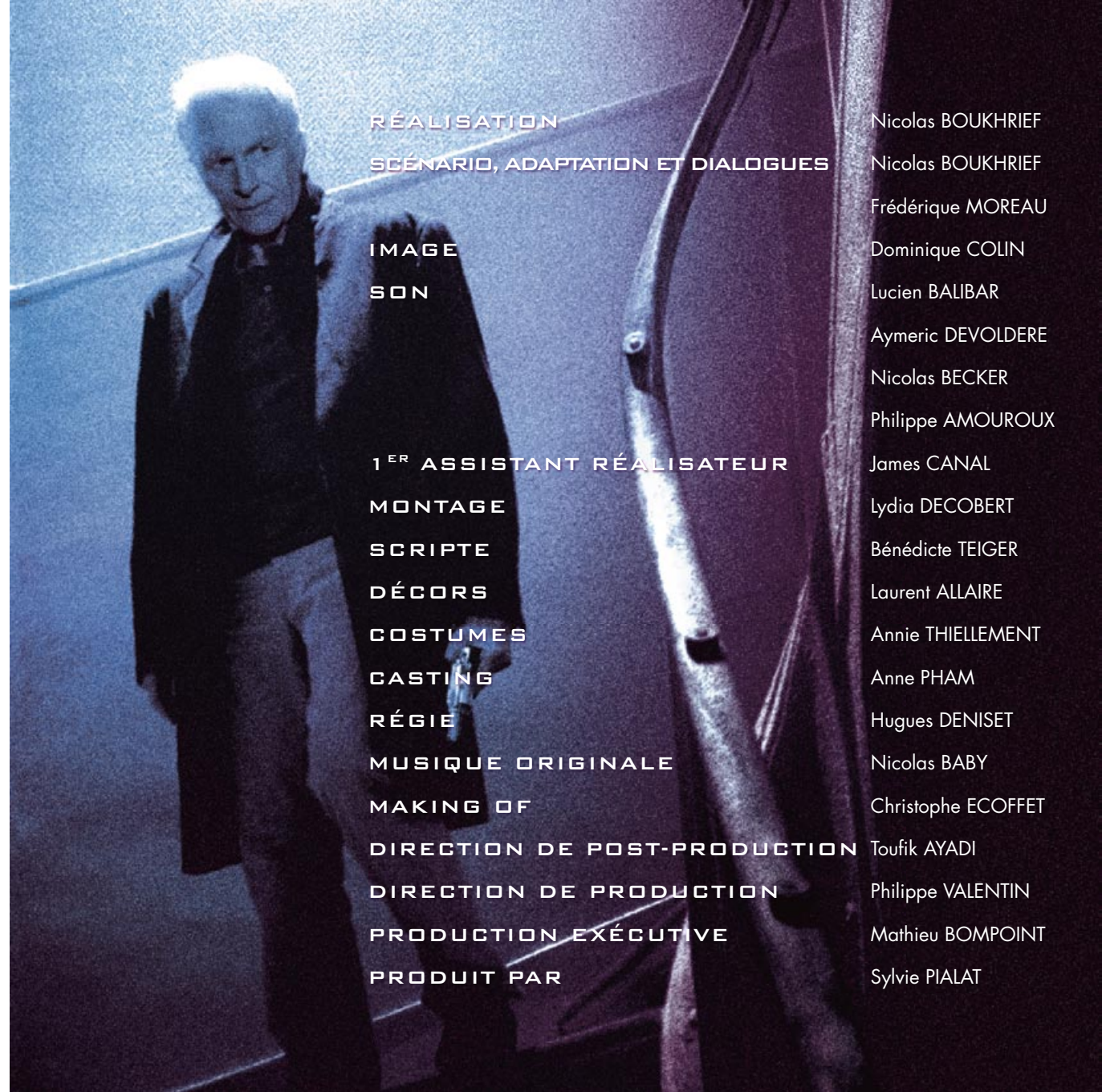
Christophe ECOFFET

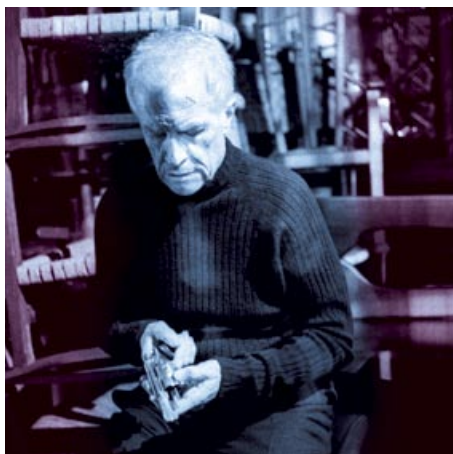
Toufik AYADI

Philippe VALENTIN

Mathieu BOMPOINT

Sylvie PIALAT





wb wild bunch
DISTRIBUTION

WWW.WILDBUNCH-DISTRIBUTION.COM
WWW.CORTEXLEFILM.COM